

GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 170.

SAMEDI, 18 Juin 1808.

INTERIEUR.

Paris, le 17 juin.

Adresse de la Junte suprême de gouvernement à S. M. l'EMPEREUR ET ROI.

SIRE,

C'est que le sort a placé le plus près du gouvernement dans des circonstances critiques et qui s'y sont toujours montrés bons et fideles sujets, peuvent et doivent manifester leur opinion quand il s'agit de la félicité de leur nation.

Convaincus que la position de l'Espagne et tous ses intérêts l'unissent essentiellement au système politique de l'Empire que V. M. I. gouverne avec tant de gloire, nous estimons que la plus grande preuve d'amour que nos souverains ont donnée à la nation espagnole, est d'avoir fondé leurs dernières déterminations sur un principe évident par lui-même, et confirmé par une longue série d'événements politiques.

Qu'il n'y ait pas de Pyrénées ! tel a été le vœu constant des bons Espagnols, parce qu'il ne peut y avoir de Pyrénées quand les intérêts sont les mêmes, quand la confiance est réciproque, et lorsque chacune des deux nations obtient, au même degré, le respect de son indépendance et de sa dignité.

L'intervalle de tems qui nous sépare encore de cette heureuse époque ne saurait être long. V. M. I. qui prévoit tout, exécute plus promptement encore : elle n'a pas voulu cependant nous laisser dans les alarmes, et elle a choisi pour le gouvernement provisoire de l'Espagne un prince préparé et formé pour l'art de régner à la grande école de V. M. Si dans le choc des passions les plus violentes, il a réussi à les calmer par sa modération et par la sagesse de ses mesures, que n'avons-nous pas à espérer de ses vertus, à présent que tous les Espagnols se réunissent pour lui faire hommage de l'admiration à laquelle il a tant de droits, et pour seconder les efforts qu'il consacre à notre félicité !

La monarchie espagnole reprendra le rang qui lui appartient parmi les Etats de l'Europe dès qu'elle sera unie, par un nouveau pacte de famille, à son allié naturel, dont la puissance est si grande. Quel que soit le prince que V. M. nous destine, choisi dans votre auguste famille, il nous apportera par cela seul la garantie dont nous avons besoin : mais l'Espagne peut réclamer un privilège qu'aucun des pays alliés de V. M. n'est dans le cas de lui disputer. Le trône des Espagnes s'élève à une plus grande hauteur ; les relations que la réciprocité de tant d'intérêts lui donne avec la France sont d'une importance proportionnée à l'étendue de ses possessions. Ce trône paraît donc appeler l'ainé des augustes frères de V. M. I. C'est d'ailleurs un heureux présage que l'ordre établi par la nation soit si bien d'accord avec les sentimens de respect et d'admiration que les vertus de ce prince et la sagesse de son gouvernement nous ont déjà inspirés.

Le conseil de Castille, dont la prudence a offert à ces principes tout l'appui qu'elle devait leur donner, s'unit au vœu de la Junte suprême de gouvernement.

Que Dieu comble de prospérités V. M. I. et R.

Madrid, ce 13 mai 1808.

Signés, le marquis de Caballero, Fr. Francisco Gil, Gonzalo Ofarril, Miguel-Joseph de Azanza, Arias Mon, le marquis de las Amarillas, le duc de Grenade de Ega, Sébastien Pimela, Bernardo Yriarte, le comte de Casa-Valencia, secrétaire.

Adresse de la ville de Madrid à S. A. I. et R. le sérénissime seigneur, grand-amiral de l'Empire français, grand-duc de Berg et de Clèves, lieutenant-général du royaume d'Espagne.

MONSIEUR,

La ville de Madrid a appris que ses augustes souverains avaient remis la couronne d'Espagne entre les mains du GRAND-EMPEREUR, et que la Junte suprême de gouvernement, ainsi que le conseil de Castille, avaient adressé leurs vœux à S. M. I. et R. pour le bonheur de cette monarchie,

le considérant comme certain, si S. M. I. et R. daignait en poser la couronne, sur la tête de son auguste frère Joseph Napoléon, roi de Naples.

Cette ville, Monseigneur, distinguée par son amour et son obéissance à ses souverains, et désirant la félicité des peuples de son district, ne peut se dispenser de joindre son vœu à ceux de la Junte suprême de gouvernement et du conseil, et de supplier V. A. d'avoir la bonté de le faire parvenir à la connaissance de S. M. I. et R., si elle le juge convenable.

La ville saisit cette occasion pour avoir l'honneur de renouveler à V. A. I. et R. l'hommage de son respect et de son obéissance.

Madrid, le 15 mai 1808.

Signés, Ledro de Mora y Lomas, le marquis de Perales, Raphaël de Reynalte, Juan Santa redo, Pedro Perez Roldan, Juan Xaramillo, Mariano Buan, Miguel-Pio-Vizente, Juan-Ramón Matute, Mariano de Blancas, Fernand - Gomez Lozano, Manuel Gonzales Montaos, Mathias Bayo, Francisco - Fernandez de..., Juan de Matia et Satini, Mathieu de Norzagaray.

Par la ville de Madrid.

Signé, Angel-Gonzales Barreyro.

Lettre de S. Em. le cardinal-archevêque de Tolède à S. M. l'EMPEREUR ET ROI.

La cession de la couronne d'Espagne qu'a faite à V. M. I. et R. le roi Charles IV. mon auguste souverain, et qu'ont ratifiée LL. AA. le prince des Asturies et les infans don Carlos et don Antonio, m'impose, selon Dieu, la douce obligation de mettre aux pieds de V. M. I. et R. l'hommage de mon amour, de ma fidélité et de mon respect.

Que V. M. I. et R. daigne me reconnaître comme son plus fidele sujet, et me faire connaître ses intentions souveraines, pour mettre à l'épreuve ma soumission cordiale et empressée.

Que Dieu accorde de longues années à V. M. I. et R. pour le bien de l'Eglise et de l'Etat.

Tolède, le 22 mai 1808.

SIRE,

Aux pieds de V. M. Impériale et Royale,

Le plus fidele sujet,

Signé, Louis de Bourbon, cardinal de Scala, archevêque de Tolède.

PROCLAMATION.

NAPOLÉON, EMPEREUR DES FRANÇAIS, ROI D'ITALIE, PROTECTEUR DE LA CONFÉDÉRATION DU RHIN, etc., etc., etc.

A tous ceux qui les présentes verront, Salut :

Espagnols,

Après une longue agonie, votre nation périssait. J'ai vu vos maux ; je vais y porter remède. Votre grandeur, votre puissance fait partie de la mienne.

Vos princes m'ont cédé tous leurs droits à la couronne des Espagnes. Je ne veux point régner sur vos provinces, mais je veux acquérir des titres éternels à l'amour et à la reconnaissance de votre postérité.

Votre monarchie est vieille : ma mission est de la rajeunir. J'améliorerai toutes vos institutions, et je vous ferai jouir, si vous me secondez, des bienfaits d'une réforme, sans froissemens, sans désordres, sans convulsions.

Espagnols, j'ai fait convoquer une assemblée générale des députations des provinces et des villes. Je veux m'assurer par moi-même de vos desirs et de vos besoins.

Je déposerai alors tous mes droits, et je placerai votre glorieuse couronne sur la tête d'un autre moi-même. En vous garantissant une constitution qui concilie la sainte et salutaire autorité du souverain avec les libertés et les privilèges du peuple.

Espagnols, souvenez-vous de ce qu'ont été vos pères ; voyez ce que vous êtes devenus. La faute n'en est pas à vous, mais à la mauvaise administration qui vous a régis. Soyez pleins d'espérance et de confiance dans les circonstances actuelles ; car je veux que vos derniers neveux conservent mon souvenir et disent : Il est le régénérateur de notre patrie.

Donné en notre palais impérial et royal de Bayonne, le 25 mai de l'an 1808.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire-d'Etat, signé, H. B. MARET.

DÉCRET.

NAPOLÉON, EMPEREUR DES FRANÇAIS, ROI D'ITALIE, PROTECTEUR DE LA CONFÉDÉRATION DU RHIN, etc., etc., etc.

Le roi et les princes de la maison d'Espagne nous ayant cédé leurs droits à la couronne, ainsi qu'il résulte des traités des 5 et 10 mai, et des proclamations adressées et enregistrées à la Junte et au conseil de Castille,

Nous avons décrété et décrétons, ordonné et ordonnons les dispositions suivantes :

Art. I^{er}. L'assemblée des notables déjà convoquée par le grand-duc de Berg, se réunira à Bayonne le 15 juin.

Les députés seront munis des vœux, demandes, plaintes et doléances de leurs commettans pour servir à poser les bases de la nouvelle constitution qui doit gouverner la monarchie.

II. Notre bien aimé beau-frère le grand-duc de Berg, est continué dans ses fonctions de lieutenant-général du royaume.

III. Les ministres, le conseil d'état, le conseil de Castille et toutes les autorités religieuses, civiles et militaires sont confirmées en tant que de besoin.

La justice continuera à être administrée de la même manière, et suivant les mêmes formes que par le passé.

IV. Le présent décret sera enregistré au conseil de Castille, et publié partout où besoin sera, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance.

Donné en notre palais impérial et royal de Bayonne, le 25 mai 1808.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire-d'état, Signé, H. B. MARET.

NAPOLÉON, par la grace de Dieu, EMPEREUR DES FRANÇAIS, ROI D'ITALIE, PROTECTEUR DE LA CONFÉDÉRATION DU RHIN, à tous ceux qui ces présentes verront, SALUT.

La Junte d'Etat, le conseil de Castille, la ville de Madrid, etc., etc., nous ayant par des adresses fait connaître que le bien de l'Espagne voulait que l'on mit promptement un terme à l'interregne, nous avons résolu de proclamer, comme nous proclamons par la présente, notre bien aimé frère Joseph Napoléon, actuellement roi de Naples et de Sicile, roi des Espagnes et des Indes.

Nous garantissons au roi des Espagnes l'indépendance et l'intégrité de ses Etats, soit d'Europe, soit d'Afrique, soit d'Asie, soit d'Amérique. Enjoignons au lieutenant-général du royaume, aux ministres, et au conseil de Castille, de faire expédier et publier la présente proclamation dans les formes accoutumées, afin que personne n'en puisse prétendre cause d'ignorance.

Donné en notre palais impérial de Bayonne, le 6 juin 1808.

Signé, NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire-d'Etat, signé, H. B. MARET.

Proclamation de la Junte suprême de gouvernement.

Espagnols,

La Junte suprême de gouvernement, composée en ce jour des premiers magistrats de la nation, vous adresse la parole pour dissiper les erreurs que la malveillance et l'ignorance s'efforcent d'accréditer et de propager parmi vous ; erreurs funestes qui pourraient entraîner des malheurs incalculables, si l'autorité suprême ne s'empressait de les anéantir au moment même de leur naissance. La Junte se promet que ceux qui ont écouté avec respect dans tous les tems et dans toutes les occasions la voix de leurs magistrats, ne montreront pas moins de soumission quand il s'agit pour eux, ou d'assurer à jamais leur félicité en se réunissant aux premières autorités de l'Etat, ou de travailler eux-mêmes à la ruine de la patrie en se livrant aux agitations dans lesquelles les éternels ennemis de la gloire et de la prospérité de la nation espagnole cherchent à les précipiter.

Au moment où l'Espagne, ce pays si favorisé de la nature, mais appauvri, épuisé, avili aux yeux de toute l'Europe par les vices et les désordres de son gouvernement, touchait à l'époque de son entier anéantissement ; lorsque les efforts mêmes que l'on avait pu faire, pour ranimer ses

Forces abattues n'avaient servi qu'à aggraver ses maux et à le précipiter dans de nouveaux malheurs ; lorsqu'enfin il ne restait plus aucune espérance, la Providence nous a offert un moyen non-seulement de préserver la patrie d'une ruine totale, mais même de l'élever à un degré de bonheur et de splendeur auquel elle n'a pas atteint aux époques mêmes les plus brillantes de son histoire. Par une de ces révolutions politiques qui n'étonnent que celui qui ne remarque pas les événements qui les préparent, la maison de Bourbon dépossédée des trônes qu'elle occupait en Europe, venait de renoncer à celui d'Espagne, le seul sur lequel elle fût encore assise. Après avoir réduit la nation au dernier degré de langueur, privés de l'appui que leur avaient offert jusqu'alors les autres branches de leur famille, ne pouvant conserver les relations qui les avaient unis antérieurement avec la France, les Bourbons étaient dans l'impossibilité de se maintenir sur un trône que tous les changements survenus dans le système politique les obligeaient d'abandonner : le prince le plus puissant de l'Europe a reçu la renonciation des Bourbons, non pas pour incorporer votre territoire à son Empire déjà si étendu, mais pour fonder sur de nouvelles bases la monarchie espagnole, pour faire servir son irrésistible pouvoir à opérer toutes les réformes salutaires après lesquelles nous soupirons depuis long-temps. C'est dans cette vue qu'il a appelé près de son auguste personne, les députés des villes, des provinces et des corps municipaux de l'Etat, pour les consulter sur les lois fondamentales qui doivent garantir l'autorité souveraine et la fidélité des sujets. Il placera le diadème d'Espagne sur la tête d'un prince généreux, qui saura se concilier tous les cœurs par la douceur de son caractère ; il développera des moyens que nul autre n'aurait en son pouvoir, et replacera bientôt l'Espagne au rang dont elle n'est descendue que par la faiblesse des princes qui l'ont gouvernée jusqu'à présent. Quand l'aurore de notre félicité commence à se faire apercevoir, serait-il possible que des hommes incapables de mesurer la hauteur des destinées qu'on nous prépare, qui aspirent au titre honorable de vrais Espagnols, d'amis sincères de leur patrie, cherchassent à vous séduire et à nous livrer à toutes les horreurs d'une guerre civile, au moment même où le héros qui doit être l'objet de nos bénédictions présentes et de l'admiration des siècles à venir, s'occupe tout entier de l'exécution des projets qu'il a conçus pour le bonheur de l'Espagne. Certes la Junte de gouvernement ne devait pas craindre un tel égarement de la part des Espagnols, si recommandables par leur patriotisme ; et cependant elle a la douleur d'appréhender aujourd'hui que quelques personnes entraînées par un zèle indiscret et par les scrupules d'une fidélité mal entendue ; que quelques autres, induits en erreur sur les vrais intérêts de leur pays, et, plus que tout cela, des agens secrets de la nation ennemie par système de la prospérité du Continent, sont parvenus à égarer une partie des bons habitans de quelques provinces, et d'y répandre des semences de sédition et de révolte. Braves Espagnols, vous laisserez-vous séduire par leurs promesses trompeuses ? Voulez-vous devenir les victimes d'erreurs si funestes ? La générosité de vos sentimens dont on abuse, doit-elle entraîner votre perte totale, celle de vos biens et de vos familles ? Ne concevez-vous pas que ceux qui, dans des circonstances aussi délicates, se rendent les apôtres de la rébellion, et vous conseillent la désobéissance à vos chefs, sont les véritables ennemis de votre patrie ? Quel est le but que se proposent ces vils moteurs d'agitations et de désordres ? Serait-ce le rétablissement de vos anciens monarques ? Ils sont hors de l'Espagne ; que doivent-ils attendre de vos efforts impuissans ? Voulez-vous défendre des lois dont vous faites dépendre votre félicité future ? Qui donc pense à les détruire ? Au contraire, ne s'occupe-t-on pas de rétablir la nation dans la possession de son ancienne liberté et de sa constitution primitive, bonheur auquel il y a peu de jours encore il ne lui était pas permis de songer ? Que prétendez-vous donc, habitans égarés des provinces ? voulez-vous attirer sur vous toutes les calamités de la guerre, voir ravager vos campagnes, brûler vos cités, renverser vos maisons ? Pensez-vous qu'une levée tumultueuse d'habitans braves, mais indisciplinés, sans chefs, sans argent, sans magasins, sans vivres, sans munitions, pourront résister à des armées aguerries, à des soldats vieillis dans l'habitude de vaincre ? La Junte se batte encore que vous réfléchirez sur les fatales conséquences que produiraient infailliblement vos premiers pas, si malheureusement une obstination insensée vous empêchait de reprendre promptement le chemin de l'obéissance et du patriotisme, qu'un moment d'erreur vous a fait abandonner. Et pour vous convaincre que son seul désir est de vous désabuser, que le prince qui la préside, que l'EMPEREUR DES FRANÇAIS qui tient en ses mains nos destinées, n'ont d'autre but que d'opérer votre bonheur, la Junte veut bien vous faire connaître les intentions du nouveau souverain qui vient vous gouverner. Ecoutez et jugez.

Les Cortès, ces antiques garans de nos libertés et de nos privilèges vont être rétablis, plus puissans et mieux constitués qu'ils ne l'ont été en aucun tems ; ils seront assemblés tous les trois ans au moins, et toutes les fois que les besoins de la nation rendront leur réunion nécessaire.

La dépense annuelle de la maison royale sera fixée ; la somme qui lui sera assignée sur le trésor royal ne pourra être augmentée ; elle n'atteindra pas la moitié de celle qui a été dépensée jusqu'à présent pour le même objet.

La religion catholique sera exclusive en Espagne ; il n'en sera toléré aucune autre.

Enfin la Junte de gouvernement a de puissans motifs d'espérer que la contribution personnelle établie pour la présente guerre sera considérablement diminuée par l'effet des améliorations que le nouveau gouvernement se propose de faire dans le mode de perception, et parce que la situation militaire et politique de l'Europe, en exigeant les plus grands efforts pour l'augmentation de la marine, permettra de diminuer l'armée de terre.

Ajoutez à cela que des réformes utiles s'opéreront graduellement dans toutes les parties ; le crédit public sera rétabli, la dette sera consolidée et éteinte dans un petit nombre d'années. L'administration de la justice sera soumise à des règles immuables ; l'autorité souveraine n'en pourra pas suspendre le cours. L'agriculture sera encouragée ; le commerce et l'industrie reprendront une nouvelle vigueur ; la population sera augmentée ; l'armée et la marine seront rétablies dans leur ancien éclat ; tous les moyens qui peuvent assurer la félicité publique seront développés en même tems.

Jugez maintenant s'il est de votre intérêt de prendre les armes pour détruire l'œuvre qui doit consolider votre bonheur, celui de vos enfans et de vos neveux, et si ceux qui soufflent parmi vous le feu de la sédition sont de vrais Espagnols, des amis de leur patrie. Eh bien ! Espagnols, tel, cependant, est le sort qui vous est préparé si vous maintenez parmi vous la tranquillité et le bon ordre, si vous vous unissez de cœur à votre gouvernement et à vos autorités locales. Animés tous du désir de faire le bien, vous touchez au moment d'être heureux ; mais si vous méprisez cet avis salutaire que vous donne la Junte de gouvernement, craignez la juste colère d'un monarque aussi sévère quand il faut punir une obstination aveugle et inutile, que généreux et prompt à pardonner un moment d'erreur. Ignorez-vous que déjà de nombreuses armées françaises sont entrées en Espagne ? Ne savez-vous pas que d'autres armées aussi nombreuses s'acheminent vers vos frontières ? Les provinces qui ne rentreront pas sur-le-champ dans leur devoir, seront occupées par les troupes françaises et traitées avec toute la rigueur des lois militaires. Déjà le lieutenant-général du royaume a donné des ordres pour faire marcher plusieurs divisions et punir les soulevés ; mais la Junte de gouvernement a voulu soustraire à des dangers inévitables les provinces dans lesquelles il a été commis quelques désordres ; elle a demandé pour elles, elle a offert en leur nom de reconnaître leur erreur et de rentrer dans l'ordre. S. A. I. et R. a daigné accueillir ses prières avec bonté ; elle a suspendu le châtiment des coupables ; mais il sera terrible si les insinuations perfides des malveillans ont plus de pouvoir sur l'esprit des Espagnols que la voix paternelle de leurs magistrats, de leurs ministres et de tous leurs chefs supérieurs, militaires et civils.

Madrid, ce 3 juin 1808.

Signé, don Sebastien Pinuella, conseiller-d'état, ministre de grace et de justice ; don Gonzalo Ofarill, conseiller-d'état, ministre de la guerre ; le marquis Caballero, conseiller-d'état, gouverneur du conseil des finances ; le marquis de Las Amarillas, conseiller-d'état, doyen du conseil de la guerre, don Pedro Mendinueta, conseiller-d'état, lieutenant-général des armées ; don Arias Antonio Mon et Velarde, doyen du conseil de Castille et gouverneur par interim ; le duc de Grenade, président du conseil des Ordres ; don Gonta-Josef de Vilches, membre du conseil et chambre de Castille ; don Josef de Navarro et Vidal, et don Francisco-Xavier Duran, membres du même conseil, le premier avec les honneurs de la même chambre ; don Nicolas de Sierra, fiscal du conseil de Castille ; don Garcias Gomez Xara, membre du conseil des Indes ; don Manuel-Vicente Torres, consul, fiscal du conseil des finances ; don Ignacio de Alava, lieutenant-général et membre du conseil de marine ; don Joaquin-Maria Sotelo, fiscal du susdit conseil de la guerre ; don Pablo Arribas, fiscal de la salle des alcaldes de Corte ; et don Pedro de Mora et Lomas, corregidor de Madrid.

Adresse des députés à la Junte générale extraordinaire.

Chers Espagnols, dignes compatriotes !

Vos familles, vos foyers, votre fortune, vos propriétés, votre vie, nous sont aussi chers et aussi précieux que les nôtres mêmes, et nous voudrions vous avoir tous sous nos yeux pour vous détromper.

Nous avons été autant que vous, fideles et dévoués à notre ancienne dynastie, jusques au terme fixé par la divine Providence, maîtresse absolue des couronnes et des sceptres. Les plus grands Etats nous offrent mille exemples de son pouvoir illimité, et notre pays même ne présente pas peu de ces exemples dans son histoire.

Un devoir irrésistible et un but aussi sacré que celui de votre bonheur, nous a fait quitter nos foyers, et nous a conduits auprès de l'invincible EMPEREUR DES FRANÇAIS.

Nous vous l'ayons vu, la vue de sa gloire et de sa puissance peut en imposer ; mais nous arrivions déterminés à lui adresser nos suppliques réitérées pour le bien général d'une monarchie dont le sort est nécessairement lié avec le nôtre. Mais quelle a dû être notre surprise quand S. M. I. et R. nous a prévenus par des témoignages de bienveillance et d'humanité d'autant plus admirables, que son pouvoir est plus grand ! il n'a d'autre désir que celui de notre conservation et de notre bonheur. S'il nous donne un souverain pour nous gouverner, c'est son auguste frere Joseph, dont les vertus faisaient l'admiration de ses sujets.

S'il s'occupe de modifier, de corriger notre ancienne législation, dans les parties défectueuses, c'est afin que nous vivions selon la raison et l'équité.

S'il veut que nos finances reçoivent une nouvelle organisation, c'est afin de rendre notre marine et notre armée puissantes et redoutables à nos ennemis, en évitant les dépenses superflues, en créant une administration sage et correctrice des abus, en ranimant l'industrie nationale, en détruisant les entraves qui paralysent notre commerce, et en nous soulageant le plus possible du poids des impôts onéreux qui, jusqu'à présent, nous ont écrasés, et ont détruit notre agriculture, et toutes nos ressources.

Enfin, connaissant votre attachement à la religion, et la loyauté de votre caractère, il ne veut point gêner la ferveur de votre zèle religieux ; il vous assure que vous conserverez comme vos ayeux notre sainte religion catholique dans toute sa pureté, et qu'elle sera, comme jusqu'à ce jour, la seule et unique dominante dans tous nos royaumes. Et quelle est la récompense que le GRAND-EMPEREUR DES FRANÇAIS exige de vous dans des circonstances si intéressantes pour toute la nation ?... Que vous viviez tranquilles ; que vous preniez soin de vos ménages, de vos familles ; que vous ne vous abandonniez pas aveuglément aux funestes désordres qui sont inséparables des émeutes et des insurrections ; que vous attendiez avec une confiance pacifique l'amélioration de votre sort et de votre fortune, que vous devez espérer sous le gouvernement d'un monarque vertueux qui nous apportera cette affection paternelle, inséparable de sa bonté, et dont ses vassaux ont éprouvé les effets.

Espagnols, dignes d'un meilleur sort, évitez la terrible anarchie qui vous menace, réfléchissez sur vous, sur vos familles, sur vos enfans. Quel fruit espérez-vous recueillir des troubles fomentés par la malveillance et l'inconséquence ?... Propriétaires riches et aisés, qui jouissez en paix des biens et des avantages qui sont acquis à vos familles par les services ou l'industrie de vos pères : honnêtes laboureurs, qui fournissez aux besoins de vos femmes, de vos enfans par le fruit de vos sueurs ; laborieux artisans, qui vous trouvez heureux sur vos foyers entourés de ce qui est cher à votre cœur : industriels commerçans et fabricans, qui desirez de conserver le produit de vos veilles et de votre économie : citoyens de toutes les classes, qui vivez tranquillement avec une médiocre mais suffisante fortune, due à une conduite réglée, considérez tous dans quel abîme vous allez vous précipiter, si vous vous laissez séduire par ceux qui excitent vos inquiétudes. Vous êtes en danger de tout perdre en un moment... Que pouvez-vous espérer pour balancer de si grands sacrifices ?... Quelle espérance font briller à vos yeux ceux qui veulent vous faire désobéir aux autorités qui vous gouvernent, et vous faire secouer le joug salutaire des lois ?...

L'anarchie est le plus grand des fléaux que Dieu puisse envoyer aux peuples. Pendant son règne, la licence effrénée saccage, brûle, détruit, désorganise tout : les gens de bien sont ordinairement ses plus sûres victimes. Après les désordres, un abîme de maux fait ouvrir les yeux ; et que voit-on alors ?... Des ruines et des horreurs : la vue ne peut atteindre ni le fond, ni les bords de cette mer de calamités.

Nous croirions manquer à l'affection que nous vous portons comme membres d'une seule et même famille, à l'amour que nous professons à notre chère patrie, enfin à notre conscience, si nous ne vous faisions pas la triste peinture des maux qui vous menacent; elle est triste sans doute, mais elle n'est point exagérée. Et croyez-vous que ce soient les seuls maux auxquels vous exposent l'indocilité et l'insubordination? Ah! heureusement vous ne connaissez pas quelles sont les horreurs de la guerre civile: l'Espagne a été préservée de ce fléau pendant l'espace d'un siècle, et malgré le laps de temps qui s'est écoulé, elle n'est pas encore guérie des maux que dans les premières années de ce siècle elle a éprouvés par cette cause. Pourquoi ne vivent-ils pas encore ceux qui en ont été les témoins, pour que leur expérience pût aujourd'hui vous en préserver? vous allez les provoquer et les attirer sur vous, ces maux affreux, si vous n'écoutez pas la voix du gouvernement, et repoussez nos conseils fraternels. Eh! comment résisteriez-vous aux terribles forces que l'on vous opposera? Personne ne dispute la valeur aux Espagnols; nous savons que vous êtes capables de faire de grands efforts, d'affronter les dangers et d'entreprendre de grandes choses; mais sans direction, sans ordre, sans accord, tous ces efforts seront vains. Les rassemblements les plus nombreux de gens attroupés, disparaissent devant une troupe disciplinée, comme un nuage de fumée au moindre vent.

Non, ne vous flattez pas d'obtenir des succès dans cette lutte; elle est inégale, sinon en valeur, au moins en moyens: vous succomberez enfin; alors tout sera perdu. Il ne faut pas le dissimuler. Le salut de l'Etat ne peut dépendre aujourd'hui que de l'ensemble et de la sincérité avec laquelle nous nous réunirons tous de cœur au nouveau gouvernement, et nous l'aiderons à la régénération qu'il prépare pour le bonheur de notre patrie.

Il est certain que nous sommes parvenus à une situation bien malheureuse. Mais qui nous y a conduits si ce n'est le gouvernement capricieux, indolent, injuste, sous lequel nous avons vécu pendant vingt ans? Que nous reste-t-il à faire?... Nous conformer avec soumission, et contribuer chacun en particulier à ce qu'il s'organise un nouveau gouvernement sur des bases solides, qui soient la sauvegarde de la liberté, des droits et des propriétés de chaque individu. C'est ce que desire l'invincible NAPOLEON, qui s'occupe de notre bonheur, qui veut bien mériter de notre patrie, et conserver chez nos neveux le nom de son régénérateur. Ne mettons point d'obstacles à cette régénération, et au grand bien qui doit résulter de notre union intime avec ce puissant allié.

Tels sont les sentimens qu'a cherché à vous inspirer S. A. I. le lieutenant-général du royaume, la Junte de gouvernement et le conseil de Castille, qui sont les premières autorités de la nation; tels sont aussi ceux dont nous désirons que vous soyez bien pénétrés, afin que, rendus à la tranquillité et à l'ordre, vous attendiez tout de la main puissante et bienfaisante dont notre sort dépend.

Fasse le ciel que cette sincère exhortation que nous a inspirée le plus pur patriotisme, opère parmi vous le salutaire effet de réprimer les efforts des séditeux, qui cherchent à vous égarer, et que dès aujourd'hui la paix et la confiance regnent parmi vous!

Bayonne, le 8 juin 1808.

Signés, le comte d'Orgaz, M. de Lardirabal, Ant. Alcalá Galiano, Sébastien de Torres, Ant. Romanillos, F. le duc d'Hijar, le duc de l'Infantado, le marq. de Santa-Cruz, le comte de Fernan-Nunez, duc de Montellano et de l'Arco, le duc d'Ossuna, Joseph Colon, le comte de Santa-Coloma y de Euenclara, Raimond Etenhard et Salinas, Zenon Alonzo, François Amors, Pierre Tornes, Ignace de Texada, Pierre de Perras, André de Herrasti, Christophe de Gongora, Louis Ydiaquez, le duc d'el Parque, Domin. Cervino, Pierre Ceballos, Michel-Joseph de Azanza.

Le roi d'Espagne est arrivé le 7, à huit heures du matin, à Pau. Aussi-tôt que S. M. l'EMPEREUR a été instruite de son arrivée, elle est partie du château de Marrac avec six voitures de cour à grand attelage pour aller à sa rencontre. S. M. I. a rencontré le roi à deux lieues de Bayonne, et l'a ramené dans sa voiture au château de Marrac, où il est arrivé à huit heures du soir. L'Impératrice et ses dames l'ont reçu au bas de l'escalier. Immédiatement après, la députation des grands d'Espagne, présidée par le duc de l'Infantado, a été présentée à notre monarque par M. d'Azanza, ministre des finances, et a prononcé le discours suivant: (N° I.)

Le roi a répondu avec beaucoup de bonté qu'il sentait combien sa tâche était difficile, mais qu'il

se dévouerait tout entier au bonheur des Espagnes; qu'il serait récompensé, si le résultat de ses efforts était le rétablissement de la tranquillité, de l'ordre dans les finances, la réorganisation de l'armée et de la marine, et sur-tout si, sous son gouvernement, l'Espagne retrouvait la libre jouissance de ses privilèges et de ses constitutions; qu'il ne voulait régner que par les lois, et qu'il s'honorait plus d'être leur chef que leur maître; que les grands d'Espagne pouvaient compter sur sa spéciale protection.

MM. d'Urquijo et Ceballos ayant rang de conseiller-d'état, ont été présentés à S. M. qui s'est entretenue long-tems avec eux sur les affaires d'Espagne.

La députation du conseil de Castille a été alors introduite et a parlé dans les termes suivans: (N° II.)

S. M. s'est entretenue long-tems avec les membres de cette députation sur les lois civiles et sur les différentes institutions qui régissent le royaume; elle a trouvé beaucoup d'analogie entre la législation du royaume d'Espagne et de Naples; ce qui vient de ce que Naples a souvent appartenu aux Espagnols.

La députation des conseils de l'Inquisition, des Indes et des finances a été présentée après celle du conseil de Castille. (N° III.)

S. M. leur a dit qu'elle voyait avec plaisir la députation du clergé; que la religion était la base de la morale et de la prospérité publique; que s'il y a des pays où plusieurs cultes, sont admis, il devait considérer l'Espagne comme heureuse que le véritable culte y fût seul en honneur.

S. M. a parlé au conseil des Indes de l'intérêt qu'elle portait aux Amériques. Les Amériques, a-t-elle dit, je ne puis les considérer comme des colonies; c'est une portion même des Espagnes, dont les intérêts et le bonheur sont aussi chers à mon cœur, que ceux du Continent même.

Quant au conseil des finances, S. M. a dit que déjà elle savait qu'il y avait beaucoup de choses à faire; que les appointemens de la marine, de l'armée et des employés étaient arriérés de plusieurs mois; qu'elle espérait, avec les secours des bons Espagnols, venir promptement à bout de soulager tous les maux.

La députation de l'armée, présidée par le duc d'el Parque, a été ensuite présentée à S. M. et a prononcé le discours ci-joint: (N° IV.)

S. M. a répondu qu'elle sentait qu'elle s'imposait une grande tâche en prenant l'engagement de régénérer les Espagnes; qu'elle comptait sur la bravoure et sur la fidélité de l'armée espagnole. Je m'honore, a-t-elle ajouté, du titre de son premier soldat; et soit qu'il faille, comme au tems jadis, combattre les Maures, soit qu'il faille repousser les injustes agressions des éternels ennemis du Continent, je partagerai tous vos périls. Vous pouvez donner l'assurance que tous ceux qui ont rendu des services à l'Etat, sous mes prédécesseurs, continueront à jouir de leurs pensions, titres et émolumens, et que je me plairai à reconnaître tous les services rendus avant moi, comme rendus sous mon règne propre.

S. M. a fait un accueil particulier au duc d'el Parque.

A l'issue de ces présentations, S. M. s'est retirée et a dîné, à 10 heures, avec son auguste frère et S. M. l'Impératrice.

N° I.

Discours des grands d'Espagne.

SIRE,

Nous éprouvons une vive joie en nous présentant devant V. M.; les Espagnes espèrent tout de son règne. La présence de V. M. y est vivement désirée, sur-tout pour fixer les idées, concilier les intérêts, et rétablir l'ordre si nécessaire pour la restauration de la patrie espagnole.

SIRE, les grands d'Espagne ont été célèbres dans tous les tems pour leur fidélité envers leurs souverains. V. M. trouvera en eux la même fidélité et le même dévouement. Qu'elle reçoive nos hommages avec cette bonté dont elle a donné tant de preuves à ses peuples de Naples, et dont la renommée est venue jusqu'à nous.

N° II.

Discours des députés du conseil de Castille.

SIRE,

Le conseil de Castille, connu pour le premier des tribunaux suprêmes de la nation espa-

gnole, représenté par don Manuel de l'Ardirabal, don Sébastien de Torres et don Joseph Colon, le plus ancien de cette députation, a l'honneur aujourd'hui de saluer V. M. en lui présentant l'expression de sa joie sur son heureuse arrivée dans les bras et dans l'Empire de son auguste frère.

L'immensité de la gloire accumulée sur sa tête a obscurci celle de tous les héros de l'antiquité, et le choix qu'il a fait de votre auguste personne, annonce qu'elle est dotée des grandes qualités naturelles qui soutiennent les trônes et affermissent les sceptres.

V. M. est la branche principale d'une famille destinée par le ciel à régner; et déjà la renommée de vos vertus distinguées a franchi les hautes Pyrénées et volé rapidement dans notre patrie. Le royaume de Naples est le témoin de cette vérité: il vous pleurera, s'il a le malheur de vous perdre.

Généreux Espagnols, ne craignez pas que votre sainte religion reçoive la moindre atteinte: elle sera toujours unique et dominante en Espagne dans toute sa pureté. La législation, les usages, les coutumes et formes usitées, les tribunaux, le clergé, les corps nationaux, seront conservés et améliorés avec une grande utilité pour l'Eglise et pour l'Etat. Les différentes classes de la société qui, dans leur hiérarchie, sont les colonnes de toute monarchie, seront conservées avec leurs différens privilèges. Le pauvre sera soulagé du poids des impôts; l'intégrité de nos domaines et des propriétés particulières sera inaltérable.

Si nous devons espérer ces bienfaits du cœur paternel de V. M., quels doivent être les desirs, les vœux du conseil de Castille dans ces circonstances critiques? son manque d'autorité ne peut le priver de former ces vœux pour une nation toujours fidèle à ses souverains.

Veuille le ciel que ses vœux soient exaucés, et que V. M. devienne le plus heureux de l'Univers, comme nous le lui demandons au nom du suprême tribunal dont nous sommes députés!

N° III.

Discours des députés des conseils de l'Inquisition, des Indes et des Finances.

SIRE,

Les individus des conseils de l'Inquisition, des Indes et des Finances d'Espagne qui se trouvent dans cette ville, ont l'honneur d'offrir aux pieds de V. M. le tribut de leur respect et de leur vénération.

En félicitant V. M. sur son heureuse arrivée dans cette ville, ils se trouvent heureux de voir dans V. M. le souverain destiné à gouverner les vastes provinces des Espagnes, et se présentent pleins des sentimens de fidélité et de dévouement, formant des vœux pour que V. M., chargée de gouverner leur patrie, trouve son bonheur dans son sein, en faisant celui de ses sujets, et l'élève au degré de prospérité auquel nous ne doutons pas qu'elle puisse atteindre, avec les secours du génie et de la puissance de son auguste frère le GRAND-NAPOLÉON.

N° IV.

Discours de la députation de l'armée.

SIRE,

Les généraux et les officiers de l'armée espagnole se trouvant actuellement à Bayonne et composant la députation militaire nommée pour l'assemblée générale qui doit avoir lieu dans cette ville, ont l'honneur d'offrir à V. M. leur respect, et de l'assurer du vif intérêt qu'ils prennent à ses félicités. Les vertus qui ornent l'auguste personne de V. M. sont bien connues de tout le monde, sans avoir besoin d'autre éloge qu'elles-mêmes. Nous avons l'honneur d'assurer V. M. de la grande satisfaction que nous éprouvons, en mettant à ses pieds les témoignages de notre soumission et en admirant de plus près le digne frère du héros de notre tems. Nous félicitons V. M. de son heureuse arrivée dans cette ville, et nous lui souhaitons toutes sortes de prospérités.

Bayonne, le 13 juin 1808.

Le 8, le 9, le 10, le 11 et le 12, S. M. C. a reçu à son lever les Espagnols nombreux qui sont à Bayonne. Chaque jour il s'entretient long-tems avec eux; chaque jour aussi on les voit sortir de ces audiences le cœur plein d'espérances sur l'avenir que leur promet un prince d'un caractère doux, conciliant et juste.

Les membres de la Junte extraordinaire, dont le nombre augmente journellement, sont présentés au Roi, par M. d'Azanza, ministre des finances d'Espagne, à mesure qu'ils arrivent. Ils sont aussi présentés à l'EMPEREUR, le matin après son lever.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 18 mars 1808, sur la demande de François Gaudel, demeurant à Moulins,

Le tribunal de première instance à Gannat, département de l'Allier, a déclaré l'absence de Philippe Gaudel.

Par jugement du 4 mai 1808, sur la demande de Nicolas Chapon, cultivateur, et de Marie-Françoise Gastineau, sa femme, demeurant à Bleville, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Fontainebleau, département de Seine-et-Marne, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Jacques Gaudin, second du nom, dont on n'a pas de nouvelles depuis 1794.

Par jugement du 7 avril 1808, sur la demande de Nicolas Trichard, demeurant à Lyon, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Lyon, département du Rhône, a déclaré l'absence de Joseph Roche.

Par jugement du 27 avril 1807, sur la demande de Louis Delenne, fils, et héritier de feu Marie-Anne Pelet, demeurant commune de Saint-André-Lachamp,

Le tribunal de première instance à l'Argentière, département de l'Ardèche, a ordonné une enquête pardevant M. Bro, l'un des juges, pour constater l'absence d'Etienne Pelet.

Par jugement du 25 mars 1808, sur la demande de Jean Marcet, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Lombez, département du Gers, a déclaré l'absence de Jean Marcet, fils de Jean-Pierre Marcet, et de Jeanne Semont.

Par jugement du 18 avril 1808, sur la demande de Jean Mouriquant, demeurant à Romans,

Le tribunal de première instance à Valence, département de la Drôme, a déclaré l'absence de Joseph Perignal.

Par jugement du 23 mars 1808, sur la demande de Louis Riscle, demeurant à Montferrand,

Le tribunal de première instance à Lombez, département du Gers, a déclaré l'absence d'André Riscle, fils.

Par jugement du 5 janvier 1808, sur la demande de Louise Rieux, épouse autorisée de Bernard Auffignac, demeurant commune de Bajamont,

Le tribunal de première instance à Agen, département de Lot-et-Garonne, a ordonné une enquête devant M. Caudellon, l'un des juges, pour constater l'absence de Jean, de François et de Bernard Rieux, dont on n'a pas eu de nouvelles depuis plus de 5 ans.

AGRICULTURE.

Résultat de la vente publique des laines du troupeau impérial de Rambouillet, faite le 16 juin 1808.

Le prix moyen du kilogramme, suivant le procès-verbal de vente, a été de 6 fr. 7 cent.

On doit observer 1° que, dans cet établissement, on ne donne jamais les 4 au cent, qui sont d'usage dans le commerce;

2° Que les adjudications se paient comptant;

3° Que ce n'est point en liv. tournois, mais en francs.

GRAVURES.

Deux planches faisant pendant, ayant pour titre : *Ne mangez pas tout*; l'autre : *Et non, je vais les*

lui rendre; hauteur 16 pouces et demi, largeur 13 pouces et demi; d'après le tableau de M. Sicardi exposé au dernier salon, et gravé par M^{me} Mecou.

On connaît la manière spirituelle et gracieuse dont M. Sicardi traite ces sortes de sujets enfantins, comiques ou grotesques, dont il a donné une assez grande quantité : ceux-ci sont tout-à-fait dignes des précédents; la petite scène des enfants gourmands en prison, est sur-tout fort originale.

A Paris, chez l'auteur, rue du Petit-Bourbon, n° 72, et chez les marchands d'estampes.

LIBRAIRIE.

Bucoliques de Virgile, traduites en vers français par M. Tissot, accompagnées de remarques sur le texte et de tous les passages de Théocrite que Virgile a imités. — Seconde édition revue et corrigée.

In-12. Paris, de l'imprimerie de Fain et compagnie.

Se trouve chez Debray, libraire, rue Saint-Honoré, n° 168, et chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23.

Cet ouvrage, dont nous avons rendu compte dans les nos précédents, vient d'être mis, par arrêté de M. le conseiller-d'état directeur de l'instruction publique, au nombre de ceux qui doivent composer les bibliothèques des Lycées.

MUSIQUE.

Le Nouveau Solfège, avec accompagnement de piano, dans lequel le *phrasé* est réduit en principes; à l'usage de la maison impériale Napoléon, établie au château d'Ecouen, pour l'éducation des filles des membres de la Légion d'honneur; dédié à S. Exc. Mgr. le comte de Lacépède, grand-chancelier de la Légion d'honneur, président du Sénat, etc. etc.; par Jérôme-Joseph Momigny, auteur du Cours complet d'harmonie et de composition.

Œuvre 20. — Prix, 18 fr.

A Paris, au magasin de musique de l'auteur, boulevard Poissonnière, n° 20, près la rue du Faubourg-Montmartre.

La Naissance du Plaisir, romance de M. Fayolle, mise en musique, avec accompagnement de harpe ou piano, par J. A. Moulet, maître de harpe.

Prix, 1 fr. 50 cent., avec un air dont les paroles sont à faire.

A Paris, chez l'auteur, rue Helvétius, n° 19.

LIVRES DIVERS.

Supplément à l'Ami des jardins d'utilité et d'ornement; contenant des notions sur la culture de diverses plantes; entr'autres le rutabaga ou chou-navet de Laponie, qui ne gèle jamais en terre, et qui remplace le colza; sur de nouveaux arbres et arbrisseaux, tels qu'un nouveau rosier, le mangoustan, et autres; avec deux listes des pannuchés, dont l'une de plantes vivaces en pleine terre, et l'autre d'arbres et arbrisseaux. Par M. Fr. Lemarié.

Un vol. in-12 (1808.) — Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port.

A Paris, chez Ch. Villet, libraire, rue Hautefeuille, n° 1; et à Liège, chez Lemarié, imprimeur-libraire.

La Providence et Napoléon, ou les fêtes de l'Eglise et les triomphes de la Grande-Armée, exposés dans une suite de discours, de *Te Deum*, prononcés à l'occasion des victoires d'Ulm, d'Austerlitz, de Jéna, de Golymin, de Pultusk, de Dantzick, d'Eylau et de Friedland, de la paix continentale, du sacre de LL. MM. II. et RR., et de la Saint-Napoléon; dédiés à S. M. la reine de Hollande; par M. P. Dejoux, président du consistoire de la Loire-Inférieure et de la Vendée, et membre de plusieurs Sociétés savantes.

Un volume in-8° orné d'un beau portrait de l'auteur.

Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c., fr. de port.

Il y a quelques exemplaires en papier vélin.

A Paris, à la librairie protestante, chez Gautier et Bretin, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 30.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b ^o ...	56	56 $\frac{1}{2}$
— Courant....	57 $\frac{1}{2}$	57 $\frac{1}{2}$
Hambourg....	177 $\frac{1}{2}$	177
Madrid eff....	16 25	16
— vales.....		
Cadix effec....	16 35	16 20
— vales.....		
Barcelonne eff.	16	15 80
Lisbonne....	475 r	480 r
Livourne....	508	506
Naples.....	445	440
Milan.....	7 16 ^s d. p. 6 ^t	7 17 ^s d. p. 6 ^t
Bâle.....	2 p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort....		
Auguste....	252	250
Vienne.....	110	
St.-Petersbourg.		
Lyon.....	pair.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille....	$\frac{1}{2}$ b.	1 p.
Bordeaux....	$\frac{1}{4}$ b.	$\frac{1}{3}$ p.
Montpellier...	pair.	
Gênes effect...	4 77	4 74
Genève.....		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq p ^{ts} . jous. du 22 mars 1808.	85 fr. 75 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808.	83 fr. 20 c.
Bons de remboursement.	fr. c.
Provisoire.....	fr. c.
Bons an 7.....	fr. c.
Bons an 8.....	fr. c.
Rescrip. pour rach. de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr.....	1340 fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des Ponts, j. du 1 ^{er} avril..	fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse.	fr. c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui. Relâche.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'Assemblée de Famille, et les deux Pages.

Théâtre de l'Impératrice, faubourg St-Germain, salle de l'Odéon. Par l'Opéra-Comique, i due Gemelli.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui à Paris ou la Leçon singulière, opéra comique en 3 actes.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui 1^{re} repr. de Poisson chez Colbert, com. vaud. en un acte, Cassandre aveugle, et Voltaire chez Ninon.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui au Théâtre des Jeunes-Artistes, l'Ange tutélaire ou le Démon femelle, mélodrame.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui arrive à tems, et Clara ou le Malheur et la Conscience.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui Grands exercices, 2^e début du jeune Franconi, et les Centaures.

Théâtre du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine. L'ouverture le 23 juin, par la grande danse voltige, tours d'adresse, d'agilité, etc., et la Bataille de Friedland.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées au public, dans deux des rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq. — La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, Cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures du soir.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.

A PARIS, de l'imprimerie de H. ACASSE, propriétaire du Moniteur, rue des Poitevins, n° 14.